



Maximo

Gomez

Généralissime de la Révolution de Cuba

PAR

Carlos de Pedroso

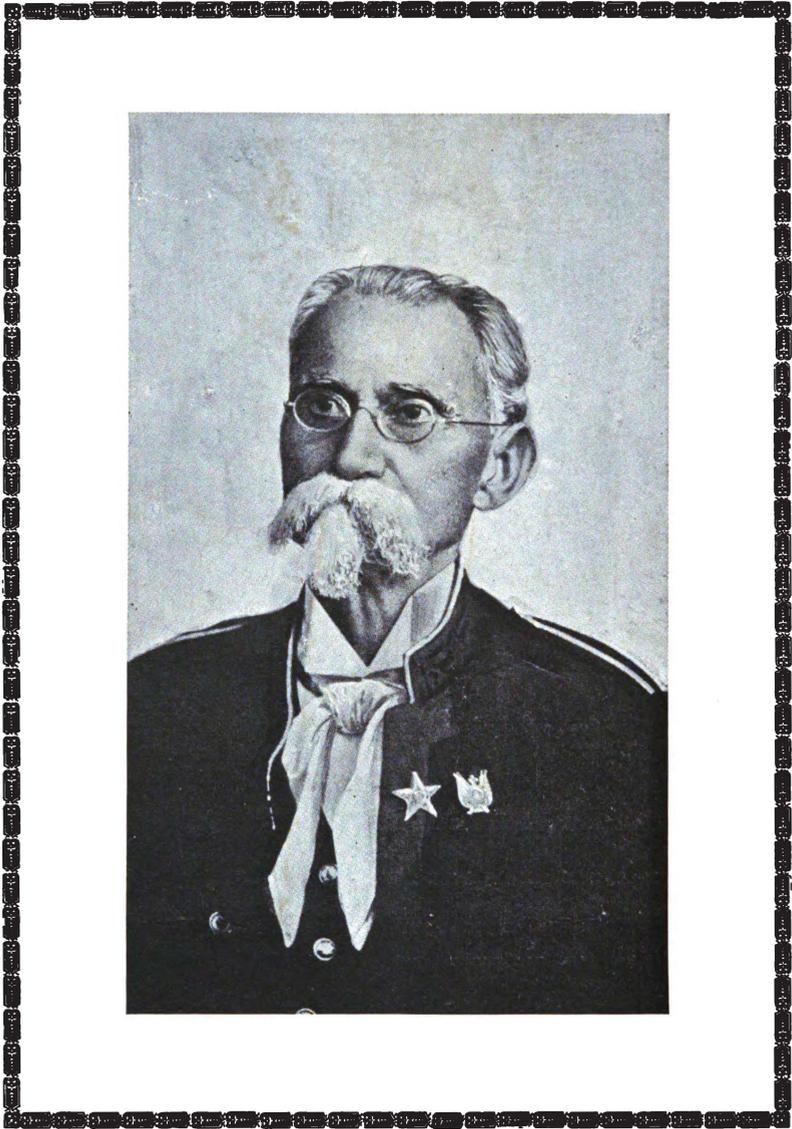
Article publié dans la REVUE D'ITALIE de Rome
en Août 1905.

ROME

DESCLÉE, LEFEBVRE & C.^{IE} - ÉDITEURS

Piazza Grazioli (Palazzo Doria)

—
1905



Máximo Gómez

MAXIMO GOMEZ

GÉNÉRALISSIME DE LA RÉVOLUTION DE CUBA



NOTICE BIOGRAPHIQUE

(1868-1905)



Salute,
O ribellione,
O forza vindice
Della ragione

G. CARDUCCI.



MÁXIMO GÓMEZ, un des chefs les plus illustres de la première Guerre d'Indépendance contre la domination espagnole, vient de mourir à La Havane, capitale de la République de Cuba. Pendant cette première guerre de révolte, qui dura dix ans, de 1868 à 78, Gómez donna de grandes preuves de courage et de haute capacité militaire, et lorsqu'éclata, en 1898, la deuxième et dernière guerre pour la délivrance de l'Ile, le Héros des Antilles fut nommé Généralissime des Forces Révolutionnaires. On sait que cette nouvelle levée de boucliers provoqua l'intervention des Etats-Unis d'Amérique, qui aboutit à la constitution de Cuba en Nation libre et en République indépendante.

Gómez jouissait à Cuba, pendant ces six dernières années de paix, d'une immense popularité, et était entouré du respect, de l'admiration et de l'affection de toutes les classes sociales. Cette popularité était absolument méritée, car il avait été pour Cuba ce que Garibaldi a été pour l'Italie. Son nom était l'objet d'une vénération égale à celle dont on honore ici la mémoire du grand Héros italien.

Cependant, les exploits que Gómez a accomplis dans le cours de sa glorieuse carrière sont peu connus en deçà de l'Atlantique. Il n'est donc pas hors de propos, de résumer les phases principales de cette vie presque entièrement consacrée à l'affranchissement de Cuba, et dont les années les plus agitées se sont écoulées sur les champs de bataille, au milieu des fatigues, des périls et des privations de la guerre.

I.

« L'Amérique, dit un de ses panégyristes en langage poétique, la plus belle terre que des yeux humains ont jamais contemplé, image lumineuse du Jardin des Délices, prodigieux rameaux de fleurs que la main de Dieu forma dans la création pour offrir à l'azur céleste les plus suaves parfums, présenta à la Providence le précieux berceau de l'illustre patriote Máximo Gómez y Báez, dans le village de Bani, dans l'île de Saint-Domingue, en un jour de Novembre de l'année 1836. Les concavités des roches, les bois, les rivières, les jardins, tressaillirent de joie en recevant sa première haleine: c'était que la grande Nature Américaine présentait le Héros invincible de la Liberté de Cuba, dont le nom devait être porté aux quatre vents du ciel et de l'avenir par la voix de l'Immortalité ».

Gómez embrassa dès sa jeunesse la carrière des armes, et combattit vaillamment durant la période révolutionnaire qui précéda l'annexion de cette Ile à l'Espagne. Lorsque les Espagnols évacuèrent Saint-Domingue, en 1863, Gómez se retira à Cuba, et s'installa dans une propriété rurale « Hacienda Guanarubi », à Bayamo, dans la province de Santiago. Il vécut là très retiré pendant quelque temps; mais sa nature héroïque et généreuse ne devait pas rester insensible aux graves événements dont Cuba allait devenir le théâtre. Le grand Patriote cubain, Carlos Manuel de Céspedes, organisait la Révolution, qui éclata le 10 octo-

bre 1868 au cri de: *Viva Cuba libre!* Gomez prit une part active aux conspirations qui précédèrent cette Révolution, et au moment où se produisit le premier épisode de cette lutte, qui fut la prise de l'importante ville de Bayamo par les Insurgés, Gómez entra au service de la Révolution avec un grade inférieur, et fit partie des forces que commandait le général cubain Donato Marmol.

Ici, nous jugeons à propos d'ouvrir une parenthèse. Pour comprendre les opérations militaires qui se sont déroulées à Cuba pendant les deux Révolutions, il faut connaître un peu la configuration et division géographiques de l'Ile.

Cuba est longue et étroite, d'une forme irrégulière, et dont les côtes ont une étendue de 3200 kilomètres; sa longueur, de l'est à l'ouest, est de 1230 kilomètres, sa largeur ne dépasse pas 200 kilomètres vers l'orient, tandis qu'à l'occident elle atteint à peine 40 kilomètres. Sa superficie totale est de 120,000 kilomètres carrés, équivalente approximativement au tiers de la péninsule d'Italie. Elle ne compte aujourd'hui que 1,630,000 habitants, soit 13 habitants par kilomètre carré. A l'époque de la première Guerre, elle était partagée en trois Départements; mais, lorsque commença la dernière Insurrection, l'Ile était divisée, comme aujourd'hui, en six Provinces: le département oriental, qui comprenait la province de Santiago, à l'est; le département Central, qui embrassait les deux provinces de Puerto-Principe ou Camagüey, et de Santa-Clara ou Las Villas, au centre; et le département occidental, comprenant les trois provinces de Matanzas, Habana et Pinar del Rio, à l'ouest.

Pendant les premiers mois, Gómez opéra dans la région sud-ouest de la province de Santiago, comprise entre Bayamo, Jiguani et la ville de Santiago, et se distingua d'une manière brillante dans l'affaire du village Venta de Casanova, où il repoussa l'attaque de la colonne du Colonel espagnol Quirós. C'est précisément dans cette rencontre, qu'il inaugura le système d'attaque au cri de: *Al machete! Al machete!*, qui rendit célèbre et redoutable la cavalerie de l'Armée Libératrice pendant toute la durée de la guerre. Le *machete*

est une espèce de sabre large et court, aiguisé d'un seul côté et sans pointe, qu'on emploie à Cuba dans les travaux des champs, surtout pour couper les cannes à sucre.

Gómez se distingua ensuite dans la prise de Baire; et, vers le commencement de 1870, il fut nommé Chef de la Division d'Holguin, au nord de la province de Santiago. Sur ce terrain, sa situation était des plus difficiles. Enfermé dans un espace de terrain qui embrassait à peine cinq ou six lieues carrées, serré de toutes parts par les Espagnols, qui l'isolaient et le privaient de tout moyen de se procurer des armes et des vivres, toujours harcelé, il résista énergiquement, et sut si bien diriger les forces très limitées dont il disposait, que l'ennemi ne put ni le capturer, ni le forcer à déloger, ni le détruire.

« Les forces de Gómez, dit un auteur espagnol, diminuaient d'une façon notable; mais la persévérance de ce Chef grandissait devant l'obstacle. Les attaques et les surprises qu'il souffrit se renouvelaient sans cesse; et il semble impossible qu'il ait pu survivre à tant de périls. Manquant de munitions, il se vit dans la nécessité d'envoyer quelques hommes attaquer l'ennemi et faire feu, afin que celui-ci, répondant, abandonnât quelques capsules, que les Cubains recueillaient et adaptaient à leurs armes, car ils n'avaient pas d'armes de précision; ajoutons à cela que les Insurgés passèrent souvent deux ou trois jours sans manger... Enfin, Gómez reçut l'ordre de se retirer... Ce ne fut pas un de ses exploits les moins étonnants, que cette retraite avec le peu de gens qui lui restait, deux cents hommes en tout; il les conduisit, cependant, sur un parcours de quarante lieues, à travers les Colonnes espagnoles et sans perdre un seul homme! »

Nommé immédiatement après Commandant en second de la Division d'Orient, il guerroya avec succès dans la partie méridionale de la province de Santiago. Le 11 mai 1873 est une date funeste pour le Patriotisme cubain. Ce jour-là, Ignacio Agramonte, un des Chefs les plus extraordinaires de la Révolution armée, jeune homme d'une énergie in-

domptable, pur et sans tache, l'honneur de la lignée cubaine, périt sur le camp de Jimaguayú. A la suite de cette perte, le Président du Gouvernement Insurrectionnel, Céspedes, nomma Gómez Chef de la Division du Camagüey, dont il prit le commandement en juin 1873.

Les deux événements les plus mémorables de cette période sont le combat de Palo Seco, où la cavalerie des enfants du Camagüey fit victorieusement, contre quatre cents Espagnols, une charge *Al machete!*, et la bataille de Las Guasimas, qui eut lieu en mars 1874, à l'ouest et non loin de la ville de Puerto-Principe, et où 1600 Insurgés tinrent tête pendant cinq jours à un corps de trois mille Espagnols, renforcés, après les premiers chocs, par encore deux mille hommes. Dans cette rencontre, l'Infanterie insurgée était commandée par Antonio Maceo, mulâtre cubain, dont le nom est devenu célèbre même en Europe, et qui était un homme d'un talent militaire extraordinaire, un tacticien véritablement génial et fécond, d'une vaillance qui frisait la témérité. La grande bataille de Las Guasimas dura cinq jours, et, au sixième jour, les Espagnols durent se retirer, en laissant mille hommes sur le terrain.

Le commencement de l'année 1875 a été marqué par un événement qui peut être considéré comme un des plus mémorables inscrits dans les fastes de cette Révolution. Le Général Gómez avait conçu, dès qu'il avait pris le commandement des forces du Camagüey, le projet de traverser La Trocha, longue ligne de fortifications, presque infranchissable, qui s'étendait vers l'ouest de la province de Puerto-Principe, de Moron au nord jusqu'à Jucaro au sud, et que les Espagnols avaient construite dans le but d'emprisonner l'Insurrection dans l'est de l'Ile et de l'empêcher de se propager vers l'ouest. Or, dans les premiers jours du mois de janvier, Gómez, à la tête d'une colonne de mille hommes, parvint à traverser triomphalement et avec une rapidité foudroyante La Trocha, que l'Etat-Major espagnol considérait comme une barrière impénétrable, et se jeta dans le département central de l'Ile, dans les cinq

fameuses *Villas* de Sancti-Spiritus, Remedios, Santa-Clara, Trinidad et Cienfuegos, appelant les habitants aux armes, agitant le drapeau de l'Insurrection, et encourageant partout la population à la révolte par le bruit de ses victoires.

Il batailla pendant quatorze mois dans cette région, portant à l'apogée sa réputation de Chef militaire; il était devenu sans contredit l'adversaire le plus actif et le plus redoutable qu'eussent à combattre les Espagnols.

Maintenant, il méditait de passer dans le territoire de Colon, et de porter le soulèvement dans la province de Matanzas, à l'ouest de l'Ile; mais quelques rivalités et quelques symptômes de discorde s'étant manifestés parmi les Chefs de la Révolution, Gómez crut devoir renoncer au commandement de *Las Villas*. Au printemps de l'année 1877, il fut nommé Secrétaire de la Guerre au Gouvernement de la Révolution, que présidait alors Tomás Estrada Palma, le même patriote éminent qui est investi aujourd'hui de la plus haute magistrature de la République.

Ici termine la vie de surprenante activité et de perpétuel mouvement de l'héroïque Gómez à travers les vastes champs de Cuba, illuminés partout par les incendies de ses villages et de ses cultures.

Quelques mois plus tard, la Révolution avait partout déchu, surtout dans Las Villas et Camagüey. Le Généralissime de l'Armée espagnole, Arsenio Martinez Campos, vint de la Métropole avec de grands et nouveaux renforts, qui livrèrent une active et dure persécution aux forces insurgées, à cette époque réduites et dispersées. De plus, animé du meilleur esprit de modération et de concorde, il entama des négociations de paix avec les Chefs de la Révolution, et offrit solennellement, au nom du Gouvernement espagnol, des réformes radicalement libérales dans la politique et l'administration de Cuba. En février de 1878, la paix fut concertée et signée au Zanjón, lieu situé à l'est et près de la ville de Puerto-Principe, entre les représentants de l'Espagne et de l'Insurrection cubaine.

N'étant nullement d'accord ni avec la nécessité ni avec les bases de ce Pacte, le Général Gómez sortit immédiatement de l'île, emmenant avec lui sa famille. Il passa à la République d'Honduras, dans l'Amérique Centrale, où il fut magnifiquement accueilli et protégé par son Président.

II.

Pour bien comprendre la vaillance et le mérite de l'Armée Libératrice de Cuba pendant cette première Guerre et la seconde Révolution de 1895, dont nous allons bientôt nous occuper; pour avoir une idée des privations et des souffrances qu'elle dut endurer, des difficultés contre lesquelles elle fut obligée de lutter: il ne faut pas oublier que, pendant cette première période de dix années, de 1868 à 1878, son effectif n'atteignit jamais le chiffre de 20,000 hommes, mal armés en général et médiocrement équipés, tandis que l'Armée Espagnole était forte d'environ 80,000 hommes de toutes les Armes, dont les trois quarts appartenaient aux troupes régulières et qui tous étaient bien armés et bien équipés.

Dans la seconde période de trois ans, de 1895 à 1898, l'Insurrection arriva à compter dans ses rangs 50,000 hommes, dont 30,000 bien armés, tandis que l'Armée Espagnole atteignit le chiffre de 200,000.

En outre, les Insurgés ne possédaient aucune pièce d'Artillerie. Le Gouvernement Espagnol, au surplus, disposait des chemins de fer et des lignes de communication, et était maître des villes, qui étaient pour ses troupes de vastes centres d'approvisionnement en même temps que d'utiles bases d'opération. Les armes, les munitions et les vêtements des Insurgés, leur étaient uniquement fournis par des expéditions de vaisseaux que leur préparaient et envoyaient les patriotes cubains des Etats-Unis; mais qui n'arrivaient pas toujours à leur destination, soit parce que

le Gouvernement même des Etats-Unis empêchait leur sortie pour ne pas violer ouvertement les lois de la neutralité, soit parce que les vaisseaux de guerre ou les troupes espagnoles les saisissaient au moment de leur arrivée dans l'Ile. Il arrivait, par conséquent, que des compagnies entières d'Insurgés étaient obligées de vivre pendant plusieurs mois n'ayant pour se couvrir que les vêtements qu'ils pouvaient se procurer dans les villages où ils entraient; sans compter que, plus d'une fois, ils étaient réduits à combattre avec les armes et les munitions prises à l'ennemi. Enfin, ce qui caractérise d'une manière éclatante le patriotisme et le mérite de cette petite Armée de quelques milliers d'hommes qui, pendant des années et en deux périodes différentes, a tenu en échec une grande Armée régulière, c'est qu'elle était composée d'Insurgés qui n'avaient reçu aucune instruction, aucune éducation militaire, et qui avaient appartenu à la vie civile jusqu'au moment où ils avaient pris les armes pour la délivrance de leur patrie.

Physiquement le général Máximo Gómez était un homme de haute taille, très maigre, excessivement brun, à face blême, où brillaient deux grands yeux au regard d'aigle. La forte moustache et la royale blanches qui ornaient son visage, contribuaient à donner à sa physionomie une expression d'énergie martiale. Doué d'une constitution exceptionnellement robuste, il supportait facilement les fatigues et les privations de la guerre. Intellectuellement, il possédait une instruction générale moyenne; mais il y suppléait par un sens commun pratique tout à fait remarquable. Comme tacticien, ses ennemis lui reconnaissaient des qualités éminentes. Dans les opérations de *guerillas*, il avait une sûreté de coup d'œil et une promptitude d'action, qui déconcertaient ses adversaires et qui étaient pour lui de précieux éléments de succès. Cela explique comment, dans le cours de deux luttes qui ont duré tant d'années et qui présentaient tant de périls, Gómez ne s'est jamais laissé cerner et a toujours eu la retraite libre. On a voulu lui reprocher parfois la fermeté, la dureté de son caractère,

et le ton par moment despotique dont il donnait ses ordres. Mais on lui a rendu justice, et on a reconnu, que c'est précisément par ces qualités qu'il a pu exercer une autorité sur des hommes altiers par tempérament et dont la nature ardente n'avait pas été tempérée par la discipline militaire. Son énergie évita à la cause de la Révolution les mutineries intestines, si fréquentes dans les milieux révolutionnaires. Malgré cela, on ne peut lui reprocher aucun acte de cruauté, aucun excès sanguinaire, et cela en dépit des mauvais exemples que donnaient souvent les troupes espagnoles. Quant à son abnégation, à son désintéressement, à son intégrité et à ses mœurs, ils ont toujours été au dessus de tout éloge. Et ce qui est encore plus étonnant, c'est que ce guerrier avait aussi une intelligence de philosophe. « Les peuples, disait-il, ne peuvent pas être heureux sous le gouvernement de l'épée, et ne peuvent trouver le bonheur que sous l'empire de la Loi. — Je n'ai jamais haï qu'une chose dans ma vie: la guerre ».

III.

Vers le commencement de l'année 1895, le Général Gómez, entouré de sa femme, une cubaine, M^{me} Bernarda del Toro, et de ses sept enfants, Francisco, Maximo, Urbano, Clemencia, Bernardo, Margarita et Andrés, vivait tranquillement dans une ferme de sa propriété à Montechristi, sur la côte nord-ouest de l'île de St-Domingue. Mais pendant les années précédentes, il était resté en rapport avec les Cubains établis aux Etats-Unis et avec les Clubs révolutionnaires de New-York, de Tampa et de Cayo-Hueso, ainsi qu'avec les patriotes demeurant dans l'île, dont il ne désespérait point de conquérir l'indépendance.

Après de nombreux travaux de conspirations, tous initiés et dirigés avec une extraordinaire persévérance, pendant plusieurs années, par l'Apôtre des Libertés Cubaines,

l'éminent José Martí, nouveau Céspedes de la nouvelle Révolution; celle-ci commença dans l'Ile le 24 février de cette année, par deux soulèvements armés, dont le plus considérable eut lieu à Baire, au nord-ouest de Santiago.

Martí se rendit à Montecristi, où, en collaboration avec Gómez, il rédigea un célèbre Manifeste aux Cubains, dans lequel étaient énumérés tous les griefs que tant de fois déjà on avait formulés contre l'injuste et désordonnée domination espagnole. Cette proclamation se terminait par un appel aux armes. Le 15 avril, Martí et Gómez arrivaient seuls dans un petit canot sur les côtes de la province de Santiago, et débarquaient à l'est de Guantánamo, au moment précis où le Maréchal Martínez Campos arrivait d'Espagne à ce dernier port avec une escadre portant des milliers de troupes régulières, pour combattre l'Insurrection. Ils se joignirent à une bande d'insurgés, et Gómez fut proclamé Généralissime de la Révolution cubaine, avec Antonio Maceo comme Lieutenant Général.

Après avoir concentré les forces dont il pouvait disposer, Gómez entreprit immédiatement l'invasion du Camagüey. Il traversa la rivière Jobabo, qui sépare la province de Santiago de celle de Puerto-Principe, et cette première phase de la guerre fut marquée par les combats de Altagracia, El Mulato, La Larga et San Jerónimo, qui eurent pour effet de paralyser et d'inutiliser les forces espagnoles, et Martínez Campos, en dépit des ressources considérables qu'il avait reçues et qu'il continuait à recevoir d'Espagne, ne put empêcher le soulèvement de tout le Camagüey et de toute la région des *Villas*.

A partir de ce moment, le général Gómez, d'accord avec le Conseil du Gouvernement de la Révolution et très efficacement secondé par Maceo, dont la popularité allait toujours grandissant à côté de celle du Chef suprême, commença à préparer l'exécution de son plan hardi et colossal, qui consistait à envahir tout le territoire de l'Ile, de l'extrême-orient à l'extrême-occident, et à porter la guerre là où elle n'avait jamais pénétré.

Cet exploit est le plus important qui se soit produit pendant la Révolution cubaine, et cette marche militaire, rapide et audacieuse, est une des plus remarquables de l'histoire contemporaine.

Conformément à son plan, il partit en avant, pour couvrir le chemin et frayer la route au gros des Troupes Insurgées qui, sous la direction de son Lieutenant-général, devaient, partant de Sabana de Baraguá et de Sabanilla, sur le fleuve Cauto, au centre de la province de Santiago, s'avancer toujours vers l'ouest.

Gómez passa La Trocha, et, le 29 novembre 1895, il opéra sa jonction avec le gros de l'Armée, qui, grâce aux excellentes dispositions prises par le commandement, avait pu, en vingt et un jours, traverser tout le Camagüey sans rencontrer l'ennemi. Les glorieux engagements d'Iguara et de Mal Tiempo permirent à l'Armée envahissante de pénétrer dans la province de Matanzas, où le Maréchal Martínez Campos fut encore battu au Coliseo, et d'où l'Insurrection put rayonner avec une étonnante rapidité, se renforcer et grossir considérablement ses rangs.

Dans les premiers jours de l'année suivante, Gómez et Maceo parvinrent à envahir la province de La Havane; franchissant la rivière Mayabeque, ils se portèrent aux portes même de la Capitale, entrant dans la voisine ville de Guanabacoa, et tenant ainsi, au grand étonnement du monde et devant la panique des Autorités Espagnoles, l'ancienne prophétie qu'il avait faite d'abreuver ses chevaux dans les eaux de l'Almendares, qui coule à peu de distance de La Havane. Pendant que Gómez opérait dans diverses directions de cette région, Maceo se dirigea vers la province de Pinar del Rio, à l'occident de l'Ile; et, après avoir traversé toute cette contrée en une marche triomphale et vertigineuse, au cours de laquelle il livra plusieurs combats importants à Bahia Honda, à La Palma, à Las Taironas, à Guanés, il présida le 23 janvier 1896 une session du Conseil Municipal de Mantua, dernier bourg habité de l'extrémité occidentale de Cuba.

Ces quelques milliers d'hommes avaient parcouru en 83 jours une distance de 1200 kilomètres par le centre de l'Ile, en faisant de longues et fréquentes contremarches, et à travers les énormes masses ennemies de l'Armée Espagnole, qui s'élevait, en ce moment, à près de cent cinquante mille hommes, avec de l'Artillerie!

Cette entreprise extraordinaire, en couvrant à jamais de gloire militaire le nom de Máximo Gómez, causa une terrible blessure à son cœur de père et produisit une immense perte à la Révolution. Le brave Général Maceo, et son courageux Aide-de-camp, Francisco Gómez Toro, fils du Généralissime et âgé de 20 ans, périrent ensemble sous les balles ennemies, dans une rencontre à Punta Brava, près de la Capitale. Gómez, lui, a toujours été épargné, et n'a jamais reçu, au cours de toutes ses campagnes, qu'une légère blessure de balle au cou.

L'Armée Libératrice avait fait d'immenses progrès, et contenait alors dans ses rangs cinquante mille hommes, dont trente mille bien armés et bien distribués dans toute l'étendue des six provinces de l'Ile. Celle-ci a été la période la plus importante de l'Insurrection et ses meilleurs jours de gloire.

Gómez revint vers la province de Matanzas, où une de ses Colonnes parvint à pénétrer dans les rues de l'importante ville de Cardenas, sur la côte nord, tandis qu'avec une autre partie de ses forces, revenues à Las Villas et au Camagüey, il assiégea avec 6000 hommes et pendant treize jours le village de Coscorro.

A ce moment la lutte allait redoubler d'intensité, car l'Espagne avait envoyé à Cuba, pour combattre l'Insurrection, des renforts encore plus considérables et comme Généralissime le cruel Valeriano Weyler. L'effectif de l'Armée Espagnole était porté à deux cent mille hommes. C'était désormais une guerre sans merci. Gómez, qui avait passé et repassé plusieurs fois La Trocha, en dépit de tous les travaux de défense élevés par les oppresseurs, se vit serré de près par quarante bataillons ennemis, qui ne parvinrent

cependant pas à l'obliger d'abandonner sa base d'opération. Au commencement de l'année 1897, il s'était solidement fortifié sur les collines qui s'élèvent au nord-ouest de la ville de Puerto-Principe, où il fut attaqué pendant cinq jours par les troupes que commandait le général Jimenez Castellanos; et c'est là que vint le surprendre la déclaration de guerre des Etats-Unis d'Amérique contre l'Espagne au mois d'avril de l'année suivante.

IV.

L'explosion du navire cuirassé de guerre américain, « Maine », qui eut lieu dans le port de La Havane, fut la mèche qui mit le feu aux poudres, depuis longtemps amassées par la patriotique Emigration cubaine au sein des Hauts Pouvoirs et dans l'opinion publique des Etats-Unis, en faveur de leur intervention pour délivrer Cuba du joug de sa Métropole.

Les principaux ports de l'île furent bloqués par l'Escadre du Nord, et 15,000 soldats américains de toutes les Armes débarquèrent dans le voisinage de Santiago. La guerre dura trois mois et demi; et termina par la destruction de presque toute l'Escadre espagnole dans les eaux de Manila et de Santiago (1^{er} mai et 3 juillet), et avec les capitulations de ces deux villes (12 août et 15 juillet). Les préliminaires de la paix et la suspension des hostilités, furent convenus le 12 août, et la base primordiale en fut la renonciation par l'Espagne à tout droit de propriété et de possession sur Cuba.

Pendant toute la durée de cette nouvelle guerre, l'Armée Insurrectionnelle, conformément aux engagements que le Délégué du Gouvernement Révolutionnaire aux Etats-Unis, Tomás Estrada Palma, avait pris avec le Gouvernement de Washington, seconda les opérations de l'escadre et des troupes américaines; et le Général Calixto Garcia,

à la tête d'un corps de troupe de cinq mille cubains, favorisa le siège et la prise de Santiago, tandis que Gómez occupait la région limitrophe de Puerto-Principe et de Las Villas, prêt à agir de son côté, si l'occasion s'en présentait.

Les troupes espagnoles commencèrent à évacuer l'île au mois d'octobre. Les Etats-Unis prirent pleine possession de Cuba le 1^{er} janvier 1899, et établirent un régime militaire pour son gouvernement et son administration, dont les hauts fonctionnaires étaient américains, mais conservant en observance, en général, les mêmes lois et la même organisation publique espagnoles. Mais le général Gómez ne consentit à ordonner le licenciement de ses troupes, qu'après avoir acquis l'assurance, que Cuba ne s'était libérée de l'oppression espagnole pour tomber sous la domination américaine. Lorsqu'il eut la certitude que les Américains respecteraient l'indépendance de Cuba et que leur intervention armée avait été vraiment une intervention libératrice, Gómez fit son entrée triomphale à La Havane, le 24 février de cette même année, quatrième anniversaire du commencement de la Révolution. Il fut accueilli et salué par les acclamations et les ovations délirantes de la foule, et les enthousiastes démonstrations de respect et d'affection de toutes les classes sociales de Cuba, qui unanimement le reconnaissait comme l'encarnation de la Révolution triomphante.

L'Armée Libératrice se dispersa avec un ordre parfait, sans provoquer le moindre tumulte. Gómez se retira modestement à l'écart et vécut avec sa famille à La Havane, en simple particulier, se dérochant aux sollicitations de ceux qui, pour le récompenser des services qu'il avait rendus au pays, auraient voulu le porter au sommet des honneurs et du pouvoir. Il déclara formellement qu'il n'aspirait pas à la présidence de la République, et que son unique ambition était d'être considéré comme un ami des Cubains, dont il ne sollicitait que l'amour et l'estime.

Le 20 mai 1902, le Gouvernement des Etats-Unis, don-

nant au monde un grand exemple de justice, d'honnêteté politique et de générosité humanitaire, transmit au Congrès Législatif de Cuba, composé d'un Sénat et d'une Chambre de Représentants, et au Président Tomás Estrada Palma — c'est-à-dire, aux Pouvoirs issus du suffrage universel et récemment élus d'après une Constitution démocratique préalablement faite par une Assemblée de Notables cubains —, la pleine possession du gouvernement et de l'administration de Cuba. Les troupes et les fonctionnaires américains quittèrent l'Ile, qui forma à partir de ce moment un Etat libre et indépendant sous le nom constitutionnel de République de Cuba.

Le Général Gómez continua à vivre loin des affaires publiques. Il accepta seulement l'intervention des comptes, pour régler et satisfaire aux officiers et soldats de l'Armée Libératrice de la Révolution leurs salaires de campagne, et présida une Commission officielle créée pour cette liquidation. Le Parlement cubain lui avait voté, à titre de récompense nationale, un don de cinquante mille dollars; la Municipalité de La Havane lui fit donation d'un terrain, et une souscription populaire lui acheta une maison.

Au commencement de cette année de 1905, il prit, pour la première fois, une part active à la campagne politique, et se prononça en faveur du Parti Libéral National. Pour cela il se rendit à Santiago, vers la moitié du mois de mai, et ce fut dans cette ville qu'apparurent les premiers symptômes du mal qui devait le conduire à la tombe. Il souffrit d'abord d'un bouton à la main, qui détermina une infection du sang, suivie bientôt d'une faiblesse générale et de la suppuration du foie. Le 8 juin on le ramena à la Capitale. Le Congrès Législatif voulut lui donner encore un témoignage éclatant de reconnaissance et d'admiration, et lui alloua, à l'unanimité des suffrages, une subvention de cent mille dollars, qui fut immédiatement livrée à sa famille. Neuf jours après son retour, le soir du 17, le Général vétérans pendant 33 ans des luttes armées de Cuba pour sa liberté et son indépendance, la figure la plus illus-

tre de son Histoire contemporaine, le « Père de la Patrie Cubaine », expirait au milieu de l'immense douleur et du deuil profond du peuple tout entier.

Deux illustres écrivains de La Havane, ont reproduit en des phrases vraies et justes, l'écho des grandes lamentations et des nobles résolutions de l'âme cubaine devant le tombeau de son rédempteur :

« Vieil ami et soldat, centre et noyau des plus généreuses et dignes aspirations d'un peuple, bras armé de l'épée de notre justice, chef génial de l'Armée Libératrice de Cuba: dors en glorieuse paix, à côté de Bolivar et de Sucre, sous la couronne du laurier immarcescible que la Victoire ceignit toujours à ton front! Dans la région sublime de l'épopée, tu as rempli le devoir que t'imposa ta vocation suprême. Maintenant il appartient à la Nation que tu as contribué à former, de comprendre, à l'heure de la paix et dans le cours de sa vie ultérieure, ses grands devoirs et ses civiques engagements. Aucune rectification n'est à faire dans ton histoire, de laquelle s'est emparée avec joie la Conscience de l'Humanité, pour consacrer ta vie et la glorifier. Plût à la Divine Providence, Mère de l'Homme et des Nations, faire en sorte, que nous sachions tous faire, dans les phases de notre vie actuelle et dans les régions de l'activité civile, ce que tu as toujours accompli, impassibles et expert devant la mort, dans les champs terribles de la guerre ».

« Dans les pages les plus plaintives que les peuples consacrent à la commémoration de ses grands deuils et de ses profondes infortunes, Cuba, reconnaissante et désolée, a écrit, il y a quelques heures, une date pleine de tristesse: celle du soir, à jamais douloureusement mémorable, où Máximo Gómez ferma ses yeux au sommeil de la mort, pour se réveiller certainement dans cette étroite région des Immortels, seulement accessible à un très petit nombre: lui, le plus grand et le plus fortuné des stratégestes qui luttèrent avec intrépidité pour cette Antille en ses

Guerres d'Emancipation . . . Les générations passeront, les âges passeront, tout passera jusqu'à atteindre la fin des existences; mais jusqu'à ce moment suprême, tant qu'il existera un cubain, sera béni le nom glorieux de l'illustre Dominicain qui consacra généreusement la moitié de sa vie à notre indépendance . . . Cela sera ainsi, par devoir de reconnaissance, et par amour à celui qui tant nous aima ».

Rome, Juillet de 1905.

Traducción española.

MAXIMO GOMEZ

GENERAL EN JEFE DE LA REVOLUCION DE CUBA



BOCETO BIOGRÁFICO

(1868-1905)

Salute,
O ribellione,
O forza vindice
Della ragione.
G. CARDUCCI.



CABA de morir en la Habana, uno de los Jefes más ilustres y uno de los Patriotas más probados de la primera Guerra de la Independencia de Cuba contra la secular dominación de España, denominada « Guerra de los 10 años » (1868-78). Cuando en el año 1895 estalló en la Isla la segunda Insurrección, que provocó la intervención armada de los Estados Unidos de América y culminó con la constitución de Cuba en Nación libre y en República independiente, ese Héroe de las Antillas, que debía resultar el « Padre de la Patria Cubana », fué el General en Jefe de las Fuerzas Insurrectas en la última y triunfante Revolución.

Gómez gozó en Cuba, durante estos últimos seis años de paz, de inmensa popularidad y poseía la estimación, el afecto y la admiración de todas las clases sociales, porque verdaderamente había sido para Cuba lo que Garibaldi para Italia, y su personalidad es allí objeto de la

misma veneracion de que aquí disfruta y se honra la memoria del gran Patriota italiano.

Sin embargo sus numerosas y gloriosas hazañas durante esos dos históricos episodios, son poco conocidas de este lado del Atlántico; y nos parece oportuno é interesante reasumir, á grandes rasgos, las fases principales de esa vida casi enteramente consagrada á la emancipacion de Cuba; y cuyos años más agitados se pasaron en los campos de batalla, en medio de las fatigas, de los peligros y de las privaciones de la guerra.

I.

« América! — dice uno de sus panegiristas en lenguaje poético — la tierra más hermosa que ojos humanos vieron, trasunto luminoso del Edén de las Delicias, prodigioso ramo de flores que la mano de Dios formó en la creacion para que ofreciera al cielo azul suavísimos perfumes: brindó á la Providencia cuna preciosa para el esclarecido patriota Máximo Gómez y Báez, en el pueblo de Bani, de la República Dominicana, el 19 de Noviembre de 1836, día venturoso que derramó en su alma los primeros resplandores de la luz. Las concavidades de las rocas, los bosques, las florestas, los rios, se estremecieron de placer al recibir su primer aliento: pues la gran Naturaleza Americana presentir debió al Héroe invicto de la Libertad de Cuba, cuyo nombre sería llevado á los cuatro vientos del cielo y del porvenir por la voz de la Inmortalidad ».

Gómez, desde su primera juventud abrazó la carrera de las armas, y combatió valientemente durante el agitado período revolucionario que precedió á la anexion de Santo Domingo á España; y cuando los Españoles evacuaron esta isla en 1863, tuvo á bien retirarse á Cuba, donde se estableció en la « Hacienda de Guanarubi », en el Dátil, cerca de Bayamo (provincia de Santiago), para de-

dicarse á las tareas del campo. Allí vivió retirado durante algun tiempo; pero su naturaleza heróica y generosa no podia permanecer insensible á los graves acontecimientos que iban á desarrollarse en Cuba. El gran Patriota cubano, Carlos Manuel de Céspedes, organizaba la Revolución, que estalló en Yara, cerca de Bayamo, el 10 de Octubre de 1868, al grito de: « ¡Viva Cuba libre! ». Gómez tomó parte activa en las conspiraciones que precedieron á esta Revolución; y en cuanto se produjo la importante toma de Bayamo por los Insurrectos, primer episodio de la incipiente guerra, entró al servicio de la Insurreccion con el grado inferior de Sargento Primero, y formó parte de la fuerza que mandaban el abogado Lucas Castillo y el poeta José J. Palma, bajo las ordenes superiores del General cubano Donato Marmol (1).

Durante los primeros meses, Gómez operó en la región sud-oeste de la provincia de Santiago, comprendida entre Bayamo, Jiguani y la ciudad de Santiago, y se distinguió de modo brillante en la hazaña del pueblo Venta de Casanova, donde rechazó el ataque de la columna del Coronel español Quiros. En este encuentro, fué donde inauguró su personal sistema de ataque: « ¡Al Machete! » que hizo cé-

(1) Para comprender las operaciones militares que han acontecido en Cuba durante las dos Revoluciones, preciso es conocer un poco la configuracion y division geográficas de la Isla.

Cuba es larga y estrecha, de forma irregular, y sus costas tienen una extension de 3200 kilómetros; su longitud, de este á oeste, es de 1230 kilómetros, su anchura no pasa de 200 hácia el oriente, mientras que al occidente apenas alcanza 40 kilómetros. Su superficie total es de 120,000 kilómetros cuadrados, equivalente aproximadamente al tercio de la peninsula de Italia. Sólo cuenta hoy con 1,630,000 habitantes, ó sea 13 por kilómetro cuadrado. En la época de la primera Guerra de Independencia, se hallaba dividida en 3 Departamentos; pero cuando comenzó la última Insurreccion, la Isla estaba dividida, como hoy, en 6 Provincias: el Departamento Oriental comprendia la Provincia de Santiago, al este; el Departamento Central abrazaba las dos Provincias de Puerto-Principe ó Camagüey, y de Santa Clara ó Las Villas, al centro; y el Departamento Occidental, ó séanse las 3 Provincias de Matanzas, Habana y Pinar del Rio, al oeste.

lebre y terrible á la caballeria del Ejercito Libertador durante toda la guerra (1).

Hácia principios del año de 1870, fué nombrado Jefe de las fuerzas de Holguin y Las Tunas, al norte de la provincia de Santiago. En este terreno su situacion resultó de lo más difícil y peligrosa. Encerrado y cercado por las tropas enemigas en un espacio de terreno que apenas abrazaba 5 ó 6 leguas cuadradas, privado de medios de proveerse de armas y viveres, aislado y asediado por todas partes, resistió no obstante con sorprendente energia, sin querer abandonar aquella zona, y supo tan bien dirigir las fuerzas limitadas de que disponia, que el enemigo no pudo desalojarlo ni aniquilarlo. « Aquí — dice un autor español — las fuerzas de Gómez disminuian de una manera notable; pero la constancia de este Cabecilla era mayor cada dia. Innumerables fueron los ataques y sorpresas que sufrió..... Imposible parece que no pereciera. Careciendo de municiones, se vió en la necesidad de enviar algunos hombres á hacer fuego al enemigo, para que éste, al contestar, dejase algunas cápsulas que luego los Cubanos recogian, y desbarataban para hacer cartuchos, pues no tenian armas de precision; además, á veces, pasaron los Insurrectos 2 y 3 dias sin tomar alimento..... Al cabo recibió orden terminante de salir de allí, para proveerse de armas y municiones..... No fué uno de sus hechos menos importantes, retirarse con la poca gente que le quedaba, unos 200 hombres, casi por medio de las columnas españolas, sin perder un hombre, en una marcha de más de 40 leguas ».

Nombrado inmediatamente despues segundo Jefe de la Division de Oriente, guerreó con éxito en la parte meridional de la Provincia, procurando siempre invadir la jurisdiccion de Guantánamo. El 11 de Mayo de 1873, es fecha funesta para el Patriotismo cubano. En este dia pereció en el campo de Jimaguayú (provincia de Puerto-Principe),

(1) El machete es una especie de sable ancho y corto, afilado de un solo lado y sin punta, que se emplea en Cuba en los trabajos del campo, sobre todo para cortar la caña.

uno de los Jefes más extraordinarios de la rebelión armada, el joven camagüeyano, de energía indomable, denominado « el Bayard de la Revolucion », honor de la cubana estirpe, Ignacio Agramonte. A consecuencia de esta pérdida, el Presidente del Gobierno Insurrecto, que todavía lo era Céspedes, nombró á Gómez, General Jefe de la Division del Camagüey, de cuyo mando tomó posesion en Junio del mismo año.

Los dos acontecimientos más memorables de este periodo, son el combate de Palo Seco, donde la Caballeria de los hijos del Camagüey dió una victoriosa carga « ¡Al Machete! » contra 400 Españoles; y la gran batalla de las Guásimas, al oeste y no lejos de la ciudad de Puerto-Principe, en Marzo del 74, donde 1600 Insurrectos rechazaron durante 5 dias un cuerpo de 3000 Españoles reforzados más tarde por otros 2000, los cuales tuvieron que retirarse al sexto dia, dejando en el campo como 1000 hombres, entre muertos y heridos. En este último encuentro, la Infanteria Insurrecta estaba mandada por Antonio Maceo, mulato cubano de talento militar estupendo, táctico verdaderamente genial y fecundo, dotado de un valor que llegaba hasta la temeridad, y cuyo nombre se ha hecho célebre hasta en Europa.

El principio del año de 1875, fué señalado por un acontecimiento que puede ser considerado como uno de los más importantes inscritos en los faustos de esa Revolución. El General Gómez había concebido, desde que asumió el mando de las fuerzas del Camagüey, el proyecto de pasar La Trocha, larga linea de fortificaciones que se extiende, hácia el oeste de la provincia de Puerto-Principe, de Moron al norte á Júcaro al sur, que España había hecho construir con el objeto de retener la Insurreccion en el este de la Isla y de impedir su propagacion hácia el occidente, y que su Estado Mayor consideraba como una barrera infranqueable. En los primeros dias del mes de Enero, Gómez, á la cabeza de una columna de 1000 hombres, atravesó rápida y triunfalmente La Trocha, y se lanzó sobre el Depar-

tamento Central, á través de sus 5 famosas villas de Sancti-Spiritus, Remedios, Santa Clara, Trinidad y Cienfuegos, publicando proclamas que llamaban vivamente los habitantes á las armas, agitando por doquiera la bandera de la Insurreccion, y envalentonando las poblaciones á la rebelión con la fama de sus victorias.

Batalló durante 14 meses en esta región, llevando al apogeo su reputación de Jefe militar esclarecido é intrépido, de General eminente y de estratégico extraordinario, y resultando el adversario más activo y más temible que hubieran de combatir los Españoles.

Ahora se proponia pasar al territorio de Colon, y llevar la sublevacion armada á la provincia de Matanzas, hácia el oeste de la Isla; pero, habiendo surgido rivalidades y síntomas de discordia y rebeldia entre algunos Jefes cubanos de esta región, Gómez creyó deber renunciar al mando de Las Villas. En la primavera del año de 1877, fué nombrado Secretario de la Guerra del Gobierno Revolucionario, que presidia entónces Tomás Estrada Palma, el mismo patriota eximio actualmente investido de la más alta magistratura de la República.

Aquí termina la vida de sorprendente actividad y de perpetuo movimiento del heroico General Máximo Gómez, á través de los pueblos y campos de Cuba, por todas partes devastados por sus correrias é iluminados por sus incendios (1).

Algunos meses despues, la Insurreccion habia por todas partes declinado, sobre todo en Las Villas y Camagüey.

(1) He aqui una relación completa, por años, de las principales campañas y acciones del General Gómez durante toda la primera Guerra.

1868. Acción de Baire ó Venta de Casanova. — 1869. Campaña en Charco Redondo, Jiguaní, y en la jurisdicción de Holguín y Las Ternas. — 1870. Campaña en la jurisdicción de la ciudad de Santiago: toma del poblado de Santa Rita; Charco Redondo; ataque á la Socapa; combates del cafetal Cristal y de Ti-Arriba. — 1871. Invasion de la jurisdicción de Guantánamo: toma del cafetal La Indiana, y com-

El General en Jefe del Ejército español, Arsenio Martínez Campos, vino de la Metrópoli con grandes y nuevos res- fuerzos, que libraron una activa y dura persecución á las fuerzas rebeldes, en esta época reducidas y dispersas.

Además, animado del mejor espíritu de moderación y concordia, entabló negociaciones de paz con los Jefes de la Revolución, y ofreció solemnemente, á nombre del Go- bierno español, liberales y radicales reformas en la poli- tica y en la administración de la Isla. En Febrero del 78, la paz fué concertada y firmada en el Zanjón (lugar situado al este y cerca de la ciudad de Puerto-Príncipe), entre los Representantes de España y de la Revolución cubana.

No estando absolutamente conforme ni con la necesidad ni con las bases de este Pacto, Gómez salió inmediatamente de la Isla, llevando consigo á su familia. Pasó á residir en la República de Honduras, en América Central, y allí fué magníficamente acogido y protegido por su Presidente.

II.

Para poder concebir algo de la gran valentía, del ex- celso patriotismo y del inmenso mérito del Ejército Liber- tador de Cuba durante esa primera Guerra, así como tam- bien durante la Revolución de 1895, de la que pronto nos ocuparemos; para tener tan sólo una idea de las priva- ciones y de los sufrimientos que tuvo que soportar y de

bates de Oasis, Mariguán y Tiguabos. - 1872. Ataque á Holguín, en unión del General Calixto García. - 1873. Campaña del Camagüey: combates de San Miguel, Nuevitás, Santa Cruz, Cascorro, y las Guá- simas. - 1874. Batalla de Palo Seco: toma de Sabanicú; y batallas de La Sacra, Naranjo y las Guásimas. - 1875. Paso de La Trocha de Jú- caro á Morón. Invasión á las Villas: acciones del Jibaro, La Reforma, Arroyo Blanco, Guanabo y potrero González. - 1876. Ataques á di- ferentes poblados de las jurisdicciones de Trinidad, Sancti-Spiritus, Remedios, Santa-Clara y Cienfuegos.

las dificultades contra las que se vió obligado á luchar; preciso es no olvidar, que durante ese primer periodo de 10 años, de 1868 al 78, su contingente no alcanzó jamás la cifra de 20,000 hombres, en general mal armados y medianamente equipados, mientras que el Ejército español era fuerte de unos 80,000 hombres de todas las Armas, de los que tres cuartas partes pertenecian á tropas regulares, y naturalmente se hallaban perfectamente armados y equipados. En el segundo periodo de tres años, del 1895 al 98, la Insurrección llegó á contar en sus filas 50,000 hombres, de los cuales 30,000 bien armados; pero el Ejército español ascendió á 200,000.

Además, los Insurrectos no poseian ninguna pieza de Artillería, y el Gobierno español disponia de los caminos de hierro y de las líneas de comunicacion, y era dueño de las poblaciones, que eran para sus tropas vastos centros de abastecimiento al mismo tiempo que utilísimas y sólidas bases de operación. Las armas, las municiones y la ropa de los Insurrectos, les estaba únicamente suministradas por las expediciones de barcos que efectuaban y enviaban los patriotas cubanos residentes en los Estados-Unidos, pero que no siempre llegaban á su destino: séase porque el mismo Gobierno Americano impedía su salida para no violar abiertamente las leyes de neutralidad, ya porque los barcos de guerra y las tropas españolas se apoderaban de esas expediciones en las costas de la Isla. Acontecia, por consiguiente, que Partidas enteras insurrectas, se veian obligadas á vivir durante varios meses, sin tener más ropa con que cubrirse que la que podian conseguir en los pueblos donde entraban, y frecuentemente eran reducidas á combatir durante largo tiempo tan sólo con las armas y municiones cogidas al enemigo. En fin, lo que caracteriza de modo palpable y brillante el mérito y el patriotismo de ese pequeño Ejército de algunos miles de hombres, el cual durante años y en dos épocas diferentes tuvo en jaque á un gran Ejército regular, es, que estaba compuesto de hombres que no habian recibido ninguna instruc-

cion ni educacion militares, y que habian pertenecido á la vida civil hasta el momento en que tomaron las armas para la libertad de nuestra Patria.

Físicamente, era Gómez un hombre alto, muy enjuto en carnes, excesivamente trigüeño, y de faz delgada, donde brillaban dos grandes ojos de mirada de aguila, y que adornaban larga pera y grueso bigote blancos; siempre tuvo excelente salud, y una constitucion férrea para las fatigas y privaciones de la guerra. En lo intelectual, poseia bastante cultura general, y sobre todo un sentido comun y práctico, extraordinario. Como General y táctico, sus propios enemigos le reconocian facultades rarissimas y eminentes, que culminaban en la ejecucion, asombrosamente rápida y complicada, de las operaciones de Guerrillas, y que demostraban el hecho estupendo de que, en tantos años de innumerables persecuciones, jamás sus contrarios pudieron alcanzarlo ni coparlo. En lo moral, era de carácter fuerte y extremadamente tenaz, duro y hasta despótico en las formas de su mando. Esto resultó una preciosa cualidad, para poder imponer su voluntad directiva á las grandes masas de hombres, mucho de ellos de carácter veleidoso y altivo, que hacian la guerra; y de seguro, en más de una ocasion, salvó este modo de ser la unidad de gobierno y evitó frecuentes descalabros y graves disensiones, funestas para la causa de la Revolucion. Siempre rindióse culto á su abnegacion y desprendimiento, á sus sentimientos de integridad, y á sus costumbres morales; y tampoco se le señalan actos de crueldad y de sanguinarias represalias, tan comunes en los Jefes militares durante las guerras.

Ultimamente Gómez escribia con excelente juicio filosofico: « Los pueblos para ser felices y dichosos, no deben tener el gobierno de la espada, sino el gobierno de la Ley ». — « En mi vida no he odiado más que una cosa: la Guerra ».

III.

Hacia el principio del año 1895, el General Máximo Gómez, vivía tranquilamente, con su mujer, una cubana, la Señora Bernarda del Toro, y sus siete hijos, Francisco Máximo, Urbano, Clemencia, Bernardo, Margarita y Andrés, en una hacienda de campo de su propiedad, sita en Montecristi, en la costa noroeste de la Isla de Santo Domingo. Mas, durante los años precedentes había quedado en relación con los Cubanos establecidos en los Estados-Unidos, con los Clubs revolucionarios de Nueva York, Tampa y Cayo-Hueso, así como con los patriotas residentes en la Isla, de la que nunca desesperó de conquistar la independencia.

Después de numerosos trabajos de conspiración, iniciados y dirigidos todos con una extraordinaria perseverancia durante varios años, por el eximio Apostol de las libertades cubanas, José Martí, nuevo Céspedes de la nueva Revolución, estalló ésta en la Isla el 24 de Febrero de aquel año, con dos levantamientos, el más considerable de los cuales tuvo lugar en Baire, al noroeste de la ciudad de Santiago.

Martí se trasladó á Montecristi, donde, en colaboración con Gómez, redactó un célebre Manifiesto á los Cubanos, en el que se enumeraba la serie de agravios é injusticias tantas veces formuladas contra la intransigente y desordenada dominación española, y que terminaba con un llamamiento á las armas. El 15 de Abril, Martí y Gómez arribaban solos en un botecito á las costas de la provincia de Santiago, y desembarcaban al este de Guantánamo, en los momentos precisos en que el General Martínez Campos llegaba de España á este último puerto, en medio de una escuadra de trasportes que traían miles de tropas regulares, enviadas para combatir la Insurrección. Aquellos dos hombres, el cerebro y el brazo de la incipiente Revolu-

ción Cubana, se reunieron à una pequeña Partida insurrecta que encontraron, y Gómez fué proclamado Generalísimo del Ejército Libertador, y Antonio Maceo su Lugarteniente.

Después de haber concentrado las fuerzas de que podía disponer, Gómez, poniendo prontamente en acción ejecutiva su preconcebido plan de campaña, emprendió inmediatamente la invasión del Camagüey. Atravesó el río Jobabo, que separa la provincia de Santiago de la de Puerto-Príncipe, y esta primera fase de la Guerra fué señalada por los combates de Altigracia, El Mulato, La Larga y San Jerónimo, que tuvieron por efecto burlar é inutilizar las fuerzas españolas; y Martínez Campos, á pesar de los considerables recursos que habia recibido y continuaba recibiendo de España, tuvo que asistir impotente à la sublevación de todo el Camagüey y de toda la región de Las Villas.

A partir de este momento, Máximo Gómez, de acuerdo con el Consejo de la Revolución y muy eficazmente secundado por Maceo, comenzó á efectuar las operaciones preliminares à la consecución de su colosal y atrevido plan de campaña, que consistía en que el Ejército Libertador invadiese todo el territorio de la Isla, del extremo oriente al extremo occidente, para sublevar el país entero y llevar la guerra allí donde jamás habia existido.

Para ello partió adelante, para cubrir el camino y abrir el trayecto al grueso de las tropas Insurrectas, las cuales, bajo la dirección de su Lugarteniente, debían partir de Sabana de Baraguá y de Sabanilla, sobre las márgenes del río Cauto (centro de la provincia de Santiago), y avanzar siempre al oeste. Esta hazaña es la más importante que se ha verificado durante la Revolución Cubana, y esta marcha militar, rápida y audaz, es una de las más notables de la Historia contemporánea.

Gómez pasó La Trocha, « bajo el fuego del fuerte La Rotonda, al que contestaron los Insurrectos con las notas marciales del Himno pátriotico de Bayamo », y el 29 de Noviembre del 95, se reunió con el grueso del Ejército,

que, gracias á las excelentes disposiciones tomadas por su mando, habia podido atravesar toda la extension del Camagüey en 21 dias sin encontrar el enemigo. Los gloriosos combates de Iguara y de Mal Tiempo (provincia de Santa-Clara), permitieron al Ejercito invasor de penetrar en la provincia de Matanzas, donde el General Martinez Campos fué de nuevo duramente batido en el Coliseo, y desde donde la Insurreccion pudo irradiar con extremada rapidez, abastecerse y engrosar considerablemente sus filas.

En los primeros dias del año siguiente, Gómez y Maceo llegaban á la provincia de la Habana, atravesaban el rio Mayabeque, y casi alcanzaban las mismas puertas de la Capital, entrando los Insurrectos en los pueblos cercanos de Guanabacoa y Marianao, y cumpliendose así, ante el asombro del mundo y el pánico de las Autoridades españolas, el antiguo pronóstico del Generalísimo, de que haria apagar la sed de sus caballos en las aguas del rio Almendares (el cual corre á corta distancia de la Habana). Mientras Gómez operaba activamente, en diversas direcciones, por la region central de esta provincia, Maceo, con un fuerte contingente de tropas, se dirigió hácia la provincia de Pinar del Rio, al oeste de la Isla; y despues de haber atravesado todo este territorio en marcha triunfal y vertiginosa, librando varios importantes combates en Bahia-Honda, La Palma, Las Taironas y Güanes, présidió, el 23 de Enero de 1896, una sesion del Ayuntamiento de Mántua, último pueblo habitado de la extremidad occidental de Cuba y término necesario de la Invasión.

¡En 83 días, algunos millares de hombres habian recorrido 1200 kilómetros, haciendo largas y frecuentes contramarchas, á través del corazon del país y en medio de las enormes masas enemigas del Ejercito español, cuya cifra se elevaba en esta época á 150,000 hombres con disposicion de Artilleria!

Pero esta empresa extraordinaria, cubriendo para siempre de gloria militar el nombre de Máximo Gómez, causó terrible herida á su corazon de padre, y produjo una in-

mensa pérdida á la Revolución. El intrépido General Maceo, y su valiente Ayudante, Francisco Gómez Toro, hijo del Generalísimo y jóven de 20 años de edad, perecieron juntos bajos las balas enemigas en un encuentro en Punta Brava, cerca de la Habana.

Gómez tuvo la suerte de resultar siempre ileso, y en todo el curso de sus campañas tan sólo recibió, una vez, una ligéra herida de bala en el cuello.

El Ejército Libertador habia hecho inmensos progresos y contaba entónces en sus filas 50,000 hombres, de los cuales 30,000 armados y equipados, bien distribuidos en toda la extension de las 6 Provincias de la Isla. Este fué el periodo álgido de la Revolución y sus dias más gloriosos (Primavera del 98).

Máximo Gómez volvió luego hácia la provincia de Matanzas, donde una de sus columnas llegó á penetrar en las calles de la ciudad de Cárdenas, sobre la costa norte; retornando más tarde, con otra parte de sus fuerzas, á Las Villas y Camagüey, sitió, con 6000 hombres y durante 13 dias, el pueblo del Coscorro (Octubre).

Ya para esta época de mediados del 96, la lucha debia redoblar de intensidad, porque España habia enviado á Cuba nuevos refuerzos, y como General en Jefe al cruel Valeriano Weyler. El efectivo del Ejército español fué llevado á 200,000 hombres, y se hizo una guerra sin cuartel. Gómez, que habia pasado y repasado varias veces La Trocha, á pesar de los nuevos trabajos de defensa elevados por los enemigos, se vió tenazmente perseguido por 40 Batallones españoles, que no llegaron sin embargo á hacerle abandonar su base de operacion. Al principio del año 97, se habia sólidamente fortificado sobre las colinas que se levantan al noroeste de la ciudad de Puerto-Principe, donde fué atacado durante 5 dias por las tropas que mandaba el General Jimenez Castellanos; y aquí vino á sorprenderle la Declaracion de guerra de los Estados-Unidos de América contra España, en el mes de Abril del año siguiente.

IV.

La explosion del acorazado de guerra americano *Maine*, que tuvo lugar en el puerto de la Habana en la noche del 17 de Febrero de 1898 y en la que perecieron 266 tripulantes americanos, fué la mecha que puso fuego á la mina desde há tiempo trabajada y ahondada por la pátriotica Emigracion cubana en el seno de los altos Poderes y de la opinion pública de los Estados-Unidos, en favor de su intervencion para libertar á Cuba del yugo de su Metrópoli.

Los principales puertos de la Isla fueron bloqueados por la Escuadra del Norte, y 15,000 soldados americanos de todas las Armas desembarcaron en la vecindad de la ciudad de Santiago. La guerra duró 3 1/2 meses; y terminó por la destruccion de casi toda la Escuadra española en las aguas de Manila y de Santiago (1 Mayo y 3 Julio), y con las capitulaciones de estas dos ciudades (12 Agosto y 15 Julio). Los preliminares de paz y la suspension de hostilidades fueron convenidos el 12 de Agosto, y la base primordial fué la renuncia por España á todo derecho de propiedad y posesion sobre Cuba.

Durante la duracion de esta nueva guerra, el Ejercito Insurrecto, conforme al ofrecimiento y compromiso hechos al Gabinete de Washington por Tomás Estrada Palma, Delegado del Gobierno Revolucionario en los Estados-Unidos, auxilió las operaciones de la Escuadra y de las tropas americanas; y el General Calixto Garcia Iñiguez, Jefe del Cuerpo de Oriente, á la cabeza de 5000 Cubanos, favoreció el cerco y la toma de Santiago. Mientras tanto Gómez ocupaba la region limítrofe de Puerto-Principe y Las Villas, listo tambien á operar si la ocasion se presentaba.

Las tropas españolas empezaron á evacuar la Isla en el mes de Octubre; y los Estados-Unidos tomaron posesion de Cuba el 1º de Enero del 99, y establecieron un régimen militar para su gobierno y administracion, cuyos

altos funcionarios eran americanos, pero dejando en observancia, en término general, las mismas Leyes y la misma organizacion pública españolas.

El General Gómez, no consintió en ordenar el licenciamiento del Ejercito Libertador, hasta despues de tener la seguridad de que Cuba no se habia libertado de la opresion española, para caer bajo la dominacion americana. Cuando tuvo la certeza, de que los Americanos en definitiva respetarian la independecia de Cuba, hizo su entrada triunfal en la Habana el 24 de Febrero de ese mismo año, cuarto aniversario del comienzo de la Revolución. Fué saludado y acogido por las aclamaciones y ovaciones delirantes del pueblo y las entusiastas demostraciones de respeto y afecto de todas las classes sociales de Cuba, que unánimemente lo reconocian como el hombre que encarnaba en si toda la Revolucion triunfante.

El Ejercito cubano se disolvió en un orden perfecto, sin provocar el menor tumulto.

Durante estos últimos seis años de paz, Gómez vivió modestamente con su familia en la Habana, como simple particular, alejado de los negocios públicos, y huyendo de las solicitudes que hubieran querido llevarlo á la cima de los honores y del poder. En varias ocasiones declaró formalmente, que no aspiraba á la Presidencia de la República, y que su única ambicion y deseo, era de ser considerado como un Amigo de los Cubanos, de los que tan sólo anhelaba el amor y la estimacion.

El 20 de Mayo de 1902, el Gobierno de los Estados-Unidos de América, dando al mundo y á la Historia un gran ejemplo de justicia, de honradez política y de generosidad humanitaria, trasmitió solemnemente al Congreso Legislativo de Cuba, compuesto de un Senado y de una Cámara de Representantes, y al Presidente Tomás Estrada Palma - es decir, á los Poderes emanados de la Constitucion democrática, previamente formada por una Asamblea de Notables cubanos, y electos por el sufragio universal - la plena posesion del gobierno y de la administracion de

la Isla. Las tropas y los funcionarios americanos abandonaron el país; el cual, á partir de ese momento, formó un Estado libre é independiente bajo la denominacion constitucional de República de Cuba.

El General Gómez tan sólo aceptó intervenir en las Cuentas á efectuar para asignar y satisfacer á los oficiales y soldados del Ejército Libertador de la Revolución sus haberes de campaña, y presidió una Comision oficial creada para esta liquidacion. Hace dos años el Parlamento cubano le votó, á titulo de recompensa nacional, un donativo de 50,000 pesos; el Ayuntamiento de la Habana le adjudicó un terreno, y una suscripcion popular le compró una casa.

Al comenzar este año de 1905, tomó, por primera vez, parte activa en la campaña política, y prestó su apoyo moral al Partido Liberal Nacional. Para ello partió para Santiago hácia la mitad del mes del Mayo. Fué en esta ciudad que experimentó los primeros sintomas del mal que debia conducirle al sepulcro. Sufrió primero de un pequeño grano en la mano, el cual determinó una infeccion de la sangre, pronto seguida de una debilidad general del organismo, y de la supuracion del higado. El 8 de Junio se le trasladó á la Capital. El Congreso Legislativo, queriendo darle nuevo y brillante testimonio de reconocimiento y admiracion, le otorgó, á unanimidad de votos, otra subvencion de 100,000 pesos, que fué inmediatamente entregada á su familia.

Nueve días despues de su regreso, en la tarde del 17, el General veterano durante 33 años en las luchas de Cuba por su libertad é independencia, la figura más ilustre de su Historia contemporánea, el Padre de la Patria cubana, expiraba en medio del inmenso y sincero dolor y del duelo profundisimo de todo un pueblo.

En las sentidas frases de dos distinguidos escritores habaneros, ha repercutido verdaderamente el eco de las grandes lamentaciones y de las nobles resoluciones del alma cubana ante la tumba de su redentor:

« ¡Viejo amigo y soldado, núcleo de las más generosas y dignificadoras aspiraciones de un pueblo, brazo armado de la espada de nuestra justicia, caudillo genial del Ejército Libertador de Cuba: duerme en paz gloriosa, junto á Bolívar y Sucre, sobre la corona de inmarcescible laurel con que ciñó tu frente en todas ocasiones la Victoria! ¡Tu cumpliste en la region excelsa de la epopeya, el deber que te impuso tu vocacion suprema! Ahora, á la Nacion que contribuiste á formar, toca entender rectamente su alto deber y sus cívicos compromisos, en la hora de la paz y en el proceso de su vida ulterior. No hay rectificacion alguna que intentar en tu historia, de la cual se ha apoderado gozosa la Conciencia de la Humanidad, que consagra tu vida y la glorifica. ¡Quiera la Divina Providencia, madre del hombre y de las naciones, hacer que aquí, en esta faz de nuestra vida, sepan hacer todos, en la esfera de la actividad cívica, lo que tú hiciste, experto é impávido siempre ante la muerte, en el campo terrible de la guerra! ».

« En las páginas más luctuosas de las que consagran los pueblos á la conmemoracion de sus grandes desgracias y sus duelos, hace unas pocas horas que ha escrito el de Cuba, agradecido y desolado, una fecha llena de tristezas: la de la tarde, por siempre dolorosamente memorable, en que cerró sus ojos al sueño de la muerte, para despertar desde luego en la reducida y á pocos accesible región de los inmortales, Máximo Gómez, el más grande y más afortunado de los estratégicos que lucharon denodadamente por esta Antilla en sus guerras de emancipación... Pasarán las edades, pasarán les generaciones, pasará todo, hasta llegarse al fin del fin, y hasta ese momento, bendecido será, mientras exista un cubano, el nombre glorioso del esclarecido Dominicano que consagró generosamente la mitad de su vida á nuestra independendencia... Así será, por deber de reconocimiento y por amor al que tanto nos amó ».

Roma, Julio de 1905.
